

LA CRITIQUE INTERNATIONALE

REVUE MENSUELLE DES LIVRES, DES THÉÂTRES ET DES ARTS

DIRECTION : E. SANSOT-ORLAND

RÉDACTION : ROGER LE BRUN ***SÉCRÉTARIAT : F. T. MARINETTI

BUREAUX : 9, RUE DES BEAUX-ARTS A PARIS (VI^m)

ABONNEMENT : 6 FRANCS L'AN ***LE FASCICULE : 60 CENTIMES

SOMMAIRE : *Maxime Gorky*, par N.-B. CHANINOW. — « Français et Anglais », par LÉON BAZALGETTE. — *Chronique des livres Français*, par divers. — *Le Théâtre*, par INTÉRIM. — *Chronique des lettres Allemandes*, par RICHARD-SCHAUKAL. — *Chronique des lettres Italiennes*, par R. LE BRUN. — *Chronique du Mouvement Cosmopolite*, par Frédéric ROUSSEAU. — *Notices Italiennes*, par GIUSEPPE LIPPARINI et FRANCESCO GAETA. — *Les Arts*, par PIERRE DE QUERLON. — *Bulletin bibliographique*.

BIOGRAPHIES CONTEMPORAINES

Maxime Gorki

Dans les différentes phases de la vie de Maxime Gorki, il y a tout ce qui peut frapper l'imagination et servir de cadre à un roman ou mieux à un conte de fées. C'est un beau conte spirituel, engendré par la vie même, par notre triste et morne réalité, qui fit jaillir d'un coup bref sa puissance et ses grandes forces latentes.

Maxime Gorki (de son vrai nom Alexéï Maximovitch Pechkoff) naquit à Nijni-Novgorod le 14 mars 1869. Sa mère, Varvara, fille d'un riche teinturier de la même ville, épousa clandestinement un pauvre tapissier du nom de Maxime Pechkoff, par cette raison que son père ne voulut jamais entendre parler du mariage de sa fille avec un homme sans position stable et qui gagnait à peine de quoi vivre.

Le père de notre Gorki mourut de choléra, quand son fils n'avait encore que trois ans. Sa mère se remaria et mourut de phthisie peu

après. A partir de ce moment commencent pour le jeune Gorki une enfance sans joie et une vie de misère. Resté à la charge d'un grand-père autoritaire et dénué de tous sentiments, il fut envoyé à l'école mais dut bientôt abandonner ses études pour cause de maladie et pour ne jamais les reprendre. Gorki avait à peine 9 ans quand on le plaça dans une cordonnerie comme garçon de magasin, mais il s'ébouillanta et fut renvoyé par le patron. Il entre comme apprenti chez un dessinateur, qu'il quitte quelques mois après, ne pouvant endurer ses mauvais traitements, et trouve une place de marmiton sur l'un des grands bateaux à vapeur qui circulent sur le Volga. Il se trouve, par un heureux hasard, que le chef cuisinier du bateau, un nommé Smouri, savait non seulement lire et écrire, mais encore était un grand amateur de lecture. Il permit au jeune Gorki, avec une grande complaisance, de puiser dans sa bibliothèque composée d'œuvres diverses, de vieux romans, de revues dépareillées, de recueils de poésie. Gorki lut ainsi les romans d'Alexandre Dumas père et d'Eugène Suë, des poésies de Pouchkine, Lermontoff et Nèkrasoff et même, ô surprise ! un volume de Schopenhauer. C'est grâce à ces lectures qu'il se passionna pour les belles lettres et qu'il connut, en séjournant sur le bateau, les beautés et le charme du grand Volga qui devint plus tard l'inspirateur de ses œuvres

Vers sa quinzième année il eut un « désir ardent » d'étudier et partit pour Kazan. Mais comme il n'avait pas d'argent, au lieu de fr-

napolitaines. Il a été traduit par M. Sansot-Orland. *Don Pietro Caruso* est un vieillard qui s'occupe d'affaires indécises et louches. Il est notamment courtier électoral et il a fait campagne en faveur du comte Fabrizzi. Celui-ci a séduit sa fille Marguerite et veut rompre avec elle, Don Pietro Caruso ne veille guère sur sa fille; il boit, il joue, il se soucie médiocrement de pourvoir aux besoins de la maison. Il est prêt à toutes les compromissions; il augmente, sans scrupules, les notes qu'il présente au comte. Mais quand il apprend qu'il est l'amant de sa fille, il repousse son argent et lui demande ce qu'il compte faire en faveur de Marguerite. Le comte ne peut l'épouser, mais il est prêt à ne pas l'abandonner et à assurer son avenir. La résolution de don Pietro Caruso est prise: si sa fille accepte, il se tuera. Il dissimule son projet et fait part à Marguerite des propositions de son amant. Marguerite les accepte. Don Pietro Caruso va porter au comte cette réponse; il glisse un revolver dans la poche de sa vieille redingote et, en chancelant, il marche vers la mort tandis que Marguerite le regarde s'éloigner. Cet acte ne contient en somme qu'un rôle: M. Bour l'a tenu avec le plus rare talent et il a été acclamé. Je me demande si Novelli peut interpréter ce personnage avec plus de pittoresque, avec plus d'émotion et surtout avec plus de simplicité.»

Dans l'*Action* où il tient avec tant de maîtrise la rubrique: *Le Théâtre et la Vie*, M. Laurent Tailhade s'est longuement arrêté sur les deux nouvelles pièces. Il s'est montré quelque peu sévère, trop sévère à l'égard de *Lucifer*, dont le dénouement n'est point d'accord avec ses propres convictions, mais il dit excellemment tous les mérites du *Don Pietro Caruso* de Roberto Bracco et ceux de ses interprètes. Nous détachons de son article les lignes suivantes: « Dans une langue savoureuse, élégante et précise, M. Edward Sansot-Orland a traduit le *Pietro Caruso* de Roberto Bracco, drame violent et raccourci qui permet à MM. Armand Bour et Louis Bourny de faire paraître leurs meilleures qualités. Pietro Caruso, agent véreux d'élections, joueur, ivrogne, qui porte ses hardes au Mont-de-Piété, vit dans les tripots, méprisé de chacun, sans argent ni considération, garde en sa vie aride une fleur épanouie. C'est l'adoration de sa fille unique, lys d'amour fleuri dans le bourbier. Il aime sa fille comme le père Goriot aime Anastasie et Delphine. Pour la sauver de tout contact impur il enferme la petite à double verrou. La précaution inutile ne défend pas d'ailleurs cette Rosine de faubourg. Elle tombe dans les bras d'Alma-

viva sous les espèces du comte Fabrizzi, candidat malheureux et client de son père. Avant de la quitter, Fabrizzi donne au père Caruso une somme d'importance. — Tu ne peux accepter cela, hurle Mathilde; cet or est le prix de mon déshonneur et de son abandon. — Va-t'en! rugit à son tour le vieux Caruso; puis il pleure sur Marguerite, et comprenant que son illustre protecteur ne saurait épouser la fille d'un homme tel que lui, remet son trésor à la foi de Fabrizzi. Seul désormais, il va d'un coup de revolver finir loin des amants sa lamentable vie.

« M. Armand Bour élève jusqu'à la tragédie ce rude tableau populaire. D'une verve crapuleuse et napolitaine au début de l'acte, il gambade comme Arlequin et boit comme Polichinelle; puis, sans détourner ou faiblir, il trouve les accents les plus humains, les cris poignants d'une désolation mortelle. Au dénouement, il a, pour prendre la redingote crasseuse où l'instrument de mort est enfermé, un geste d'une beauté suprême. L'horreur du néant et la sombre résolution du désespoir ne furent jamais plus fortement exprimés. Après de M^{me} Gina Barbieri, Marguerite, passionnément élégiaque, M. Louis Bourny a l'attitude réservée et supérieure du gentleman qui veut bien aimer une grisette napolitaine, mais sans déchoir de son orgueil, de sa fortune ou de son rang. »

Notre opinion d'intérimaire ne saurait s'exprimer avec plus d'éloquence, et nous tirons à nos lecteurs notre humble révérence.

Intérim.

Chronique des Lettres Allemandes ⁽¹⁾

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE ACTUELLEMENT

Le feuilleton, tel que Heine l'a créé chez nous, et le journalisme ont été défavorables, le premier au nouveau style, le second à notre littérature qui est devenue superficielle et négligée. J'affirme que seul le retour vers la grandiose véhémence de nos anciens pourrait nous sauver de cette désastreuse surabondance d'œuvres littéraires.

(1) L'article qui suit est de M. Richard Schäükal, poète autrichien justement estimé dans les lettres allemandes. M. Schäükal tient à déclarer ici qu'il ne se pose point en critique professionnel et que dans cet aperçu d'ensemble sur la littérature allemande de ces dernières années, il donnera ses opinions impartialement et sans passion, en se tenant en garde contre toutes rancunes et préférences personnelles. Nous ajouterons que M. Schäükal ne se donne point comme un partisan de la « littérature moderne » et quoiqu'il passe pour « un des plus modernes », il se déclare au contraire grand fervent des anciens classiques tels que Heine, Lenz, Günther, Lichtenberg, et surtout des romantiques si l'on peut ainsi nommer les représentants de cette époque à laquelle appartiennent des individualités aussi disparates que Novalis, Hölderlin, Hoffmann, Hauff, Kleist, Brentano, Arnim.

Tout récemment de nouveaux courants se sont formés qui ont semblé présager une guérison et parmi eux celui dont les partisans s'appellent les « artistes de la terre natale » dont les efforts n'ont eu d'autre effet que de masquer de faibles talents (car le succès tout à fait inouï de *Zorn-Uhl* de G. Frenssen ne répond nullement à la valeur de ce roman paysan). Vous savez que dans nos domaines littéraires le naturalisme a été remplacé par le néoromantisme.

Parmi ceux qui méritent d'être considérés comme les représentants du naturalisme, première période de cette salutaire révolution dont le mérite principal a été l'expulsion d'une poésie d'imitation de fadeur et de mignardise, il faut citer les romanciers et dramatises Michael Georg Conrad (qui a surtout de la valeur comme agitateur publicitaire), Max Kretzer, Johannes Schlaf, Max Halbe, Wilhelm Walloth (aujourd'hui disparu) Wolfg. Kirchbach et au premier rang Arno Holz et Gerhart Hauptmann ; parmi les lyriques : Detlev von Liliencron, Hermann Conradi, John Henry Mackay, Carl Henckell et Wilhelm Arent (disparu) Hermann Sudermann, Carl Busse, Ludwig Fulda ne sont si populaires que parce qu'ils sont conventionnels, mais ils n'ont nullement contribué au développement de la littérature allemande. Parmi tous, Holz, Schlaf, Conradi, Liliencron et Hauptmann se sont fait une réputation de meilleur aloi et sont dignes de figurer dans l'histoire littéraire.

Holz et Schlaf sont les fondateurs du nouveau style dramatique et du roman moderne. Holz, encore en pleine activité littéraire, travaille à la reconstruction de la poésie lyrique. Polémiste enthousiaste et belliqueux, rude et spirituel, Holz est encore un chef d'école énergique et un profond théoricien de l'art. Je mets à sa suite Carl Hans Strobl, R. W. Martens, Georg Stolzenberg, Ludwig Reinhart, Paul Ernst, un styliste sérieux, mais qui a récemment suivi une nouvelle direction ; il excelle surtout dans les petits contes où l'on retrouve l'esprit des vieux conteurs français et italiens.

Parmi les auteurs les plus en vogue, Freiherr von Ompfeda intéresse par son talent robuste et fécond qui se manifesta surtout dans la période du naturalisme, mais qui fut bientôt sévèrement discipliné par notre grand Fontane. Quelques femmes d'un talent appréciable méritent aussi d'être citées, ce sont Ida Boy-Ea, Hélène Böchlau, Maria Janitschek, Gabriele Reuter, Clara Viebig.

Dans ce concert de poètes de l'Allemagne septentrionale qui régissent toute l'époque littéraire, Hermann Bohr apporta une nuance gaie à la française. Il est Autrichien, il est surtout remar-

quable par la docilité et la souplesse de son talent et est en outre un journaliste éminent. Avec lui, Arthur Schnitzler, un viennois, un artiste fin et délicat que l'on peut comparer à Ompfeda et qui a parfois une note spirituelle qui rappelle l'esprit français.

Les principaux représentants de l'époque de transition sont Georg Hirschfeld, un disciple de Hauptmann, Hans Land et Félix Hollaender qui a publié l'année dernière « Der Weg des Thomas Truck » œuvre remarquable, un des plus beaux romans de notre époque. Ils représentent, tous les trois, la haute société juive de Berlin. Assez isolé Wilhelm Weigand, un artiste en pleine maturité, un brillant essayiste peut être considéré avec Franz Blei, comme les premiers critiques allemands. Esthètes tous les deux, complexes, entièrement versés dans la culture européenne, ils sont peu accessibles aux lecteurs moyens.

C'est en 1880 que Otto Julius Bierbaum, l'ami de Blei, Hartleben et Dehmel, donnèrent les premières manifestations de leur talent ; mais tandis que Hartleben, habile nouvelliste et dramatisse qui possède, outre le don du récit, l'ironie mordante et la fine raillerie, ne s'est pas détourné de la première voie, Bierbaum, à l'exemple de Bahr, a, au contraire, suivi d'autres directions. Aimable causeur il a et c'est là le trait distinctif de son talent) de l'humour, parfois même forcé. C'est à lui que fut confiée la rédaction de la revue « Die Insel », revue esthétique, la mieux considérée en Allemagne, qui ne paraît malheureusement plus depuis septembre dernier et à laquelle il faut savoir gré d'avoir su présenter avec tant de relief aux amateurs de l'art l'élite des jeunes poètes français.

C'est grâce aux sacrifices pécuniaires de deux jeunes littérateurs brémois : Heymel et R.-A. Schröder, un fin lettré et un styliste de valeur, que la publication de ce document de la plus fine culture intellectuelle a été possible.

Il est opportun de nous arrêter ici sur les représentants de la lyrique allemande d'aujourd'hui où l'on retrouve le mieux les traits caractéristiques de la « moderne manière ». Otto Inlius Bierbaum, Detlev von Liliencron, Hermann Conradi, Arno Holz, Otto Erich Hartleben, Carl Henckell, John Henry Mackay, en sont les fondateurs. Holz, Bierbaum, Rainer-Maria Rilke, Richard-Dehmel, Gustav Falke, Cæsar Flaischlen, sont aujourd'hui ses plus importants représentants. Et à leur suite Georg Stolzenberg, Max Daüthendey, Carl Schloss, R.-A. Schröder, Robert Walser, Felix Borchardt, Ricarda Huch, Hugo Salus, Wilhelm von Scholz, Hans Müller, Hermann Hesse.

Parmi eux, Richard Dehmel est celui qui a le plus d'individualité, celui que l'on peut qualifier de génie original. C'est un poète mystique, passionné, lourd, philosophe, extatique. Stanislas Prybyszewski et Alfred Mombert planent dans la même sphère.

Les collaborateurs de la revue *Die Blätter für die Kunst* constituent un groupe spécial de littérateurs: Karl Wolfskehl, Paul Gérardi, K. G. Vollmøller, Ludwig Klages, Ernst Hardt, Richard Perls, Oskar Schmitz, Leopold Baron Andrian, tous des natures éclectiques d'une très haute intelligence. Ils sont plus ou moins dominés par Stefan George, dont le talent est très discuté pour ce qu'il manque d'impressions originales, mais chez qui la forme est sévère, la modulation riche, et par Hugo von Hofmannsthal, une nature plus sensible, plus délicate, plus mélodieuse et qui jouit d'une plus haute considération.

Pour compléter la liste des lyriques il faudrait ajouter, parmi les plus jeunes, Christian Morgenstern, Richard Zoozmann, Felix Døermann, Karl Vanselow, Emanüel van Bormann, Camill Hoffmann, Haus Benzman, Haus Bethgn, Franz Eygrs, Max Bruns, Ludwig Jacobowsk, Carl Maria Heidt, Ottokar Winicky, Hélène Voigt Diederichs, Paul Barsch, Stefan Zweig, Hermann Ubell. Et parmi les plus vieux Paul Heyse, Prinz Emil zu Schönauich-Carolath, Max Hoffmann, Alberta von Puttkammer, Heinrich Vierordt, Rudolf Presber, Ferdinand Avenariüs, Martin Greif, ce dernier un épigone considéré, non seulement par les sévères conservateurs, comme un poète de renom.

Karl Spitteler, Franz Wedekind, Peter Altenberg sont des poètes d'un talent très personnel. Spitteler est depuis Lingg l'épique dont le langage a peut-être le plus de puissance. Wedekind un génie dans son genre de poète de variété. Altenberg, un remarquable condensateur, un analyste de l'âme des grandes villes modernes. C'est lui qui a étudié la Viennoise des cercles financiers jusque dans son être le plus intime et qui l'a chantée avec la ferveur d'un troubadour. C'est lui, le lyrique sans rime, qui nous ramène ici aux prosateurs modernes chez qui sont encore vivantes les traditions des Keller, Fontane, Meyer, Stifter, Storm.

Passons en revue les rénovateurs les plus importants de la prose allemande. Ce sont: Thomas Mann, Emil Strauss, Friedrich Huch, Gerhard Ouckanma Knoop, le plus profond de tous et qui arrivé, peu à peu, à la pleine possession de son génie. Pendant quelque temps, H. Tövöte (il a étudié Maupassant) a joui d'une certaine vogue, mais on a fini par comprendre ses adroits procédés de compositions. Wilhelm von Polenz, Fritz

Lienhard, Wilh. Hegeler sont des écrivains honnêtes et vigoureux. Ce sont eux qui nous amènent à nos « Vieux de grand renom » encore parmi nous: Wilhelm Raabe, M. von Ebner Eschenbach, Ferdinand von Saar. Je citerai encore parmi le cercle des artistes münichoïis Arthur Hollitscher, Kurt Martens et Heinrich Mann, le traducteur de Capus; Marie Eugénie delle Grazie, remarquable surtout par ses récits épiques où elle se rapproche de nos « Vieux », Isolde Kurz, une âme noble d'artiste, Riccarda Huch qui, de jour en jour, devient digne de la renommée dont elle jouit, J. J. David, un intéressant sculpteur de la forme sont les individualités remarquables.

Une faible médiocrité gouverne le drame. Félix Philippi, Otto Ernst, Paul Lindau flattent les instincts de la foule. Philippe Langmann (qui a suivi les traces de Anzengruber) n'a pas réalisé les espérances que son « Bartel-Turaser » avait données. Ludwig Thoma, Joseph Ruederer, deux bavarois, sont les rénovateurs de la Comédie allemande; ce sont de fins observateurs, des satiriques véhéments. Ruederer est, des deux, le plus simple, le plus profond, le plus fervent.

Karl Schøenherr, Franz Kranewitter, Rudolf Hawel, autrichiens comme Langmann, ont eu non seulement des succès de théâtre, mais encore des succès littéraires. Ernst Rosmer (Elsa Bernstein) fut un moment très en vogue, sans toutefois le mériter. Carl Bleibtren, un peintre de la guerre très applaudi en 1880 par ses partisans, mais qui n'eut aucun succès comme dramaturge. Félix Døermann, un viennois, qui n'arrive point à masquer par des procédés adroits son impuissance poétique, mais qui est pourtant applaudi dans plusieurs théâtres.

Mme Croissant-Rust qui n'a rien créé de durable et qui ne trouva des approbateurs qu'au temps des « grands prophètes » Max Dreyer, à qui on peut encore prédire des succès. Arthur Fitger, A. Wilbrandt, Heinrich Bulthaupt (ce dernier critique dramatique consciencieux) ne sont plus en faveur comme dramaturges.

Dans la note épique, Wilbrandt a des mérites incontestables (Biographie de Kleist) Franz Held a trop tôt disparu. Joseph Lauff « le poète de la cour » dont la vogue ne sera qu'éphémère.

Il convient aussi de mentionner Rudolf Hölzer, Raoul Auernheimer qui a surtout étudié la farce française, un viennois du cercle des Altenberg et des Félix Døermann, Karlweiss, mort prématurément, un poète de talent et qui a trop obéi aux exigences de la scène et à la routine du théâtre.

Avant de terminer, je signale encore Paul Scheerbarth, le représentant du genre Clown-gro-

tesque, un paillasse philosophe composé de fioritures, de saillies, de traits mordants, et dont le talent ne peut être goûté que par les berlinois : son antipode Peter Hille, « le mage moderne » Alfred Kerr, le spirituel jongleur de la Critique berlinoise, Willy Pastor, Franz Servaes, un promoteur habile, Rudolf Lothar qui a essayé de pénétrer dans différents domaines littéraires, Friedrich Schutz, le puissant référencier théâtral de la « Nouvelle Presse », Theodor Herzl, le plus gracieux des feuilletonistes viennois, Ludwig Speidel, le Maître sobre et sérieux de la Critique, Ludwig Heyesi, Leonhard Adelt, Stefan Grossmann, Max Messer, Félix Salten, Richard Hann Max Morold, Adolf Bartels, Leopold Weber tous référenciers des grandes revues littéraires. Je pourrais encore ajouter les noms de Edouard Grisobach, Hans von Müller, Josef Popper.

Comme conclusion de cet aperçu incomplet, je cite Maximilian Harden, celui, parmi les littérateurs modernes, qui a le plus d'originalité, l'éditeur de la « Zukunft » (une des publications les plus importantes chez nous, le fidèle et vigilant gardien du goût dans l'Art et dans la vie.

(Vienne)

Dr Richard Sebankal.

Chronique des Lettres Italiennes

LUCIO SORRENTINO : *Paolo Malatesta nel V canto di Dante* (Gennaro, à Naples). — Sans faire appel, comme la légende de la Pia, à ces touches violentes qui en exaspèrent l'horreur tragique, la légende de Francesca da Rimini trouble profondément le lecteur en l'invitant à plus de sérénité dans ses réflexions douloureuses. D'aucuns, commentateurs ou poètes italiens, ont vainement interrogé le sens énigmatique des vers de Dante sur les amours de Paolo et Francesca ; ou bien, puisant le sujet d'un drame dans la légende même, ils ont volontairement négligé les figures idéales des « due cognati » pour celle, fortement réaliste et « théâtrale », de Gianciotto, le mari pourfendeur. M. le professeur Sorrentino, en des pages harmonieuses et subtiles, comme amoureuses du sujet, qu'elles évoquent avec intensité, a suivi, pas à pas, la pensée dantesque, dans le but de mettre en relief la figure sacrifiée du silencieux et cependant si tragique Paolo — laquelle « est également belle, et, peut-être, de préférence, à celle même de la femme, hautement humaine... » Tous ceux, doctes ou profanes, qui ressentent la beauté que dégage la légende de Francesca — la

légende même de l'Amour — admireront avec M. Sorrentino, comme l'une des plus sublimes évocations de Dante, la figure fatidique, mais classiquement belle dans la douleur et dans la joie, de Paolo Malatesta.

AMILCARE LAURIA : *La Mala Gente* (Nerbini à Florence). — L'auteur ne nous conduit pas parmi la « perdita gente » du poète immortel, mais seulement parmi la « mala gente » d'un Enfer autrement redoutable et sensible et dont nous traversons chaque jour péniblement les cercles douloureux. Ce que nos yeux ne veulent pas voir, ce que nos oreilles ne veulent pas entendre : la douleur misérable des humains, l'art nerveux et coloré de M. Lauria, excelle à nous en pénétrer. Comme ses œuvres précédentes *Povero don Camillo* ou *Donna Candida*, *La Mala Gente* nous dépeint avec un vérisme habilement minutieux, la vie contemporaine dans ses manifestations méridionales mais, avant tout, profondément humaines.

THÉÂTRE : La fable de *I Ciompi* (cette nouvelle pièce de M. Valentino Soldani qui a obtenu, au Théâtre Niccolini de Florence, un succès mérité) encore que mélodramatique trop souvent, reconstitue, par des traits vigoureux, les troubles révolutionnaires de la « città del fiore » en l'an 1378. L'action, qui met en présence les partisans florentins, évolue autour de l'alliance de Maddalena, fille du peuple, avec le noble Andrea Gladioli. Dans le rôle culminant de Maddalena, Mme Pagano, une jeune artiste excellemment douce, a trouvé des accents d'un réalisme pathétique. Par ses qualités de vérité, d'émotion et aussi de tenue dramatique, Mme Pagano, fort bien entourée de vaillants interprètes, incarnait avec intensité la figure exquisement florentine dont M. Soldani, en donnant suite à une trilogie commencée naguère par *Calendimaggio*, a délicatement dessiné les purs contours. — Autre succès à ce même théâtre de la même compagnie Pagano, dans le *Robespierre* de M. Domenico Oliva, le critique dramatique notoire. L'œuvre est bien construite, menée avec habileté et d'une belle allure tragique (notamment au tableau de la Convention). Le personnage de Robespierre, encore qu'envisagé par l'auteur d'un point de vue quelque peu banalement pessimiste, est d'une psychologie forte, incisive et soutenue, et a obtenu un franc succès d'autant plus généreux en bravos que l'acteur Ferruccio Garavaglia a fort congrûment mis en valeur les intentions de l'auteur.

R. Le Brun.